

La veille de l'an à Genève

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 53

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La veille de l'an à Genève.

M. J. Copponnex a écrit, dans le *Journal de l'Exposition nationale suisse*, cette spirituelle description de la physionomie des rues de Genève, le soir du 31 décembre :

La joie qui se manifeste dans les rues, la veille de l'an, est très caractéristique pour la cité de Calvin ; frondeuse et bruyante, elle ne craint ni le froid, ni les gendarmes, et se promène dans la boue municipale, entre d'éphémères palais de toile où le génie et l'imagination des uns amusent la badauderie des autres.

Un fleuve humain s'écoule avec des houles et des remous, de brutales poussées et des arrêts subits, sous la neige cinglante des confettis et le paraphe allongé des serpentins. Trois jours et trois nuits, c'est un hourvari impitoyable de kermesse, orchestre infernal, énorme bouquet de symphonies à faire hurler de douleur le wagnérien le plus inébranlable : orgues à vapeur gémissant d'ineffables réminiscences, sirènes « tympanécides » criant une détresse aiguë, cloches frappées à tour de bras, sonnait clair par-dessus la foule, boniments enroulés tombant des tréteaux sur des visages béats, et, de temps à autre, la basse grondante des fauves parqués dans les ménageries ; tout cela avec un ensemble qui va d'un pianissimo intermittent à la plus épouvantable cacophonie qu'ait composée Lucifer pour la récréation artistique de ses pensionnaires.

Elle est intéressante la physionomie de cette foule. Le soir du 31 décembre, selon la tradition, tout le monde descend dans la rue faire son tour de champ de foire. L'égalité devant le besoin d'oublier un instant le fatras de l'existence, pousse dans la cohue le bourgeois et l'artisan, l'aristocrate et le gagne-petit. La pelisse du « monsieur de la ville haute » fraternise avec l'humble paletot du commissionnaire. On a posé la lourde armure des convenances pour l'uniforme de joie ; une parcelle du même bonheur luit dans les yeux de chacun, et la gaieté qui passe ensevelit la voix lointaine des regrets et des inquiétudes.

On s'attarde en famille, faisant la navette et attendant minuit, l'heure où la « Clémence » sonnera le glas de l'agonisante. Et le flot dissemblable coule en masse compacte, bat les murs de toiles aux peintures symboliques, tandis que les pitres et baladins jettent leurs promesses en pâture à la curiosité.

« Entrez, mesdames et messieurs ! venez voir les mangeurs de chair humaine, les fameux crocodiles du Nil, dans l'exercice de leurs fonctions ! »

Et la marée humaine monte, emplissant l'échoppe où deux sauriens apathiques font le mort dans leur caisse de zinc, sous la lumière jaune des lampes.

Plus loin, aux sons lamentables d'un orgue exténué, la belle Fathma exhibe l'hypertrophie de ses formes, et détaille sa biographie avec une conviction que donne seule l'éloquence de la « chair ».

A côté — les extrêmes se touchent — un couple lilliputien amuse la galerie par ses voix de fausset et ses danses de gnômes. Puis les tirs mécaniques où chacun « casse sa pipe » en passant, les massacres de morts et de vivants, et la suite obligée des phénomènes de la plus notoire authenticité ! Car le bon Dieu n'oublie jamais, à l'occasion des fêtes de l'an, de faire maître, pour le plus grand intérêt de la science, un veau à deux têtes, une vache à cinq jambes et un chat à trois pattes.

Citons encore la femme torpille, bien déchue aujourd'hui et, parmi les grandes exhibitions, la ménagerie où chaque soir une célèbre dompteuse essaie vainement de se faire manger, par ses pensionnaires, au grand regret des amateurs d'émotions violentes.

Mais les véritables rois du champ de foire, rois par leur faste, leurs paillettes, leur clinquant, ce sont les carrousels à vapeur, machines fin de siècle, inventées par les esprits tourneurs pour rendre malades les gens qui ont bien soupé. Immenses et carapaçonnés d'or, on dirait, dans la nuit, surgissant au milieu des foules, sous l'aveuglante clarté du gaz ou de l'électricité, des colonnes de lumières happant des grappes humaines qu'ils font tourbillonner comme des atomes au soleil. Et jeunes et vieux, filles et garçons, montent à l'assaut de la bête apocalyptique qui regarde de ses yeux de feu. On s'empile dans les voitures aux ruissellements de pierres précieuses et, grisés par toutes ces fanfares et tous ces rayons, on se laisse aller au vertige de la ronde accidentée qui secoue et fait rire.

Où es-tu, bon vieux carrousel de nos pères, avec tes chevaux de bois d'une fantastique anatomie, et ton mécanisme enfantin ? Disparu avec la simplicité d'alors, relégué comme une vieille toupie dans les « vogues » villageoises, où tu fais encore tourner les paysans endimanchés...

Baoum !... baoum !... Minuit, heure de Genève !... Là-haut, dans la tour pleine d'ombre, la vieille cloche familiale salue la nouvelle année. A ceux qui la comprennent, elle dit en ce moment la grande voix des jours solennels, la fuite éperdue des heures, les illusions fanées, la tristesse de ce qui fut nous et qui ne reviendra plus... Mais elle chante aussi l'éternel espoir qui mène aux destinées futures, avec le mirage réconfortant des meilleurs lendemains. Et son salut grave, dans la nuit profonde, tombe comme une prophétie sur la foule émue, qui tout à l'heure gravissait en pèlerinage les rues étroites et noires de la vieille ville, tandis que, là-bas, sur les quais rougeoynants, la bande joyeuse des indifférents continue à mener grand train.

Maintenant l'airain s'est tu. Un chœur monte sous le portique de la cathédrale, voix pures et vibrantes sous la voûte sonore. Et pendant que les antiques colonnes resplendissent comme un vaste autel aux cierges de Bengale, l'âme du peuple passe dans ce chant qui parle de patrie et de devoir. Il y a là une minute inoubliable où le plus blasé sent remuer quelque chose en lui.

Dans l'ombre plus dense, on redescend la colline, encore impressionnés. Peu à peu, pareils aux phalènes que la lumière attire, on retourne au tourbillon de la fête, à travers les rues Basses, où s'allonge la double rangée des marchands forains. Là, la foule s'en va plus calme, comme l'eau du torrent après la chute ; une clarté diffuse monte des déballages en plein vent, dans une atmosphère de bazar ; les multiples transactions s'opèrent au milieu des cris des vendeurs, et l'on entend pleuvoir les gros sous et grincer les roues de la tombola.

Dans le froid plus vif, les groupes s'éclaircissent. Les premières heures du matin se sont déjà écoulées que l'on rencontre encore, dans les rues si paisibles d'ordinaire, les bandes tenaces des jeunes, qui ne désertent qu'à l'aube.

Comme il est drôle ce matin du 1^{er} Janvier ! Ce n'est plus une ville, mais une fourmillière où les gens encombrés de paquets, aux nœuds roses et bleus, s'empressent avec des airs de grosses fourmis déménageant leurs œufs. Partout des visages fleuris respirant la joie de donner qui fait hâter le pas. Chacun jouit d'avance du bonheur qu'il apporte avec lui ; on se complait un instant dans ce rôle de providence, et s'il en est qui murmurent contre l'importunité de ces cadeaux de fin d'année, c'est qu'ils ne connaissent pas un des meilleurs plaisirs qu'il soit : faire des heureux, voir s'illuminer les yeux des humbles, entendre chanter les cœurs de ceux qui nous sont chers.

L'offrande du pauvre, comme celle du riche, est d'essence divine ; l'an n'est qu'un prétexte ; c'est pour cela que tant qu'il y aura des papas et des mamans, le matin du 1^{er} Janvier sera un jour béni, envers et contre tous les écumeurs d'étrennes, depuis le concierge obsequieux jusqu'au balayeur déjà gris.

Sur la glace.

Depuis plusieurs jours déjà, l'étang de Romanel et le lac de Sauvabelin font appel aux joyeux patineurs. Aussi voyons-nous chaque jour nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, les patins en sautoir, aller prendre leurs ébats. Quelques-uns sont douillettement emmitouffés, d'autres n'ont pris aucune précaution contre la froidure : à peine un petit pardessus. On a le sang chaud à 18 ou 20 ans. Le nez, les yeux, les doigts rougis par les frimas, on les voit quand même s'élever avec bonheur sur la plage glissante, décrire de capricieux méandres, de grandes spirales ou esquiver des initiales qui leur sont chères.

Et comme ils se montrent aimables, complaisants auprès des jolies débutantes, comme ils s'empressent de les conduire par la main pour leur donner plus d'assurance et leur éviter des chutes souvent bien dures ! C'est ainsi que la glace réchauffe les cœurs, qu'elle les rapproche et ébauche les mariages.

On regarde généralement le patinage sur la glace comme originaire de Hollande, nous dit